

## ANNONCES

A CÉDER IMMÉDIATEMENT  
UNE FERMEAvec 40 hectares environ de terre,  
jardin et labour,Située le long d'une route départementale,  
près d'une ville importante.S'adresser à M. FLORIS DELDALLE, Agent  
d'assurances, rue du Fresnoy, 8, près la station  
à Roubaix. (773)On désire céder  
UN MAGASIN  
DE  
LIBRAIRIESitué dans une ville d'une grande im-  
portance commerciale. (Département  
du Nord.)

S'adresser au bureau de ce journal.

## EN VENTE

CHEZ

J. REBOUX  
20, RUE NEUVE, ROUBAIX:

## ALMANACHS

## CALENDRIERS

ET

Agendas de Bureau

POUR 1858

Lithographe On demande un imprimeur-lithographe chez  
J. REBOUX, 20, Rue Neuve, à Roubaix.On demande à acheter d'occasion  
un Bois de bibliothèqueS'adresser chez Liévin Carré, rue Destombes,  
n° 4, à Roubaix.

## Théâtre des Variétés

Situé à Roubaix, rue Neuve-du-Fontenoy.

JEUDI 12 NOVEMBRE 1857

LES ORPHELINES  
de la charité

Drame en 5 actes.

On commencera à six heures et demie, pour  
finir à dix heures.  
Incessamment : Les Prussiens en Lorraine.

— Le sieur Eugène Blanvillain, garde particulier de M. le comte Anatole de Maupas, propriétaire, demeurant au château de la Guérinière, commune de Dannemarie, vient de mourir assassiné par un braconnier. Le 29 octobre dernier, vers sept heures du soir, un coup de fusil a été tiré sur lui presque à bout portant. En dépit de sa blessure, le garde a riposté et a atteint le braconnier à l'avant-bras. Mais cet horrible échange devait avoir une triste fin. Le second coup de feu dirigé par le braconnier atteignit de nouveau le malheureux Blanvillain, qui rendait le dernier soupir quelques instants après. Il avait reçu deux blessures mortelles, l'une au ventre, l'autre à la gorge; et les coups ont été tirés à une si faible distance, que le feu avait pris à sa cravate. A peu de distance, on a trouvé les bourres de quatre coups de fusil. L'auteur de ce crime, nommé Chauveau (Simon) âgé de 35 ans, demeurant à la Picardière, commune de Dannemarie, vient d'être arrêté.

— Une tentative assez effrontée de vol, dont les auteurs ont reçu de suite la punition qu'ils méritaient, vient de s'accomplir à Coucy-le-Château. Dimanche dernier, jour de la Toussaint, trois individus se présentant dans le bureau de poste. L'un d'eux demandait à échanger 80 francs contre un mandat sur la poste, au nom de sa femme.

Il déposa son argent sur le bureau; la directrice fit son mandat qu'il reçut et voulut passer à ses écritures la petite opération qu'elle venait de faire. Par une raison ou par une autre, elle se pencha pour prendre quelque chose à terre. Quand elle se releva, les 80 fr. avaient disparu de dessus le bureau; évidemment, un des individus présents venait de les voler.

La directrice, cependant toute jeune fille, qui n'était à la poste que pour remplacer intérimairement la directrice en titre absente, ne perdit pas la tête, courut à la porte du bureau, s'y appuya fortement, et, avec une résolution au-dessus de son sexe, dit aux trois individus qui étaient là qu'ils venaient de la voler, qu'ils allaient lui rendre les 80 fr. ou qu'ils ne sortiraient pas. Comme ils niaient et paraissaient vouloir lui disputer le passage, elle entr'ouvrit la porte et cria: Au voleur!

Justement la caserne de gendarmerie est voisine du bureau de poste, des gendarmes sortirent, coururent après les trois voleurs, qui s'enfuyaient, furent atteints et furent arrêtés; on les fouilla et on trouva sur l'un d'eux l'argent et le mandat de la poste. Ce sont des ouvriers sucriers appartenant à la fabrique de Montécouvé; ils sont du département de l'Oise. Ils ont été mis à la disposition du parquet de Laon.

— Une audacieuse tentative d'assassinat a jeté l'effroi un de ces jours derniers, vers 4 heures de l'après-midi, dans la ville du Havre, au milieu d'une réunion d'invités chez M. Evers, propriétaire, rue Henri IV.

Voici en quels termes s'expriment à ce sujet les journaux de la localité:

« Au moment où l'on était tranquillement à dîner, un inconnu se présente et demande instamment à parler à un des invités, M. Boulard, qui aussitôt s'empresse de sortir de table; mais, lorsqu'il arrive en face de l'homme qui l'avait fait appeler, celui-ci lui présente devant la poitrine le canon d'un pistolet, et presse la détente. Par un hasard providentiel, la capsule, au lieu de faire explosion, s'aplatit sur la cheminée, et M. Boulard échappa comme par miracle à une mort certaine. En un clin d'œil, plusieurs personnes sautent sur l'assassin, le désarment et s'emparent de lui. Immédiatement aussi la po-

lice est avertie; le commissaire et ses agents accourent et arrêtent le coupable, qui n'oppose aucune résistance, mais dont les paroles témoignent seulement d'un profond regret de n'avoir pas réussi dans sa criminelle tentative.

Il paraît que l'assassin, qui se nomme Jean-Baptiste Gouis, est un ancien employé de l'administration dont M. Boulard est un des chefs; il était chargé de recettes au dehors, et, par suite de circonstances sur lesquelles nous n'avons pas à rapporter les bruits qui circulent, puisqu'une enquête se poursuit, Gouis aurait été renvoyé de cette place, et plus tard, c'est-à-dire à la fin du mois dernier, il aurait perdu une autre position qu'il occupait dans une administration du même genre.

» Vérification faite, le pistolet s'est trouvé chargé de deux balles. Un autre pistolet a été découvert dans une perquisition faite au domicile de Gouis. Ce malheureux, qu'un sentiment de vengeance bien coupable a porté à cette tentative, est âgé de quarante ans, marié et père de trois enfants. Ceux-ci habitent avec leur mère, qui tient à Honfleur une boutique d'épicerie.

— Le 2 de ce mois ont commencé, à Londres, les opérations de lancement du *Great-Eastern*, cet immense navire en fer, qui, par ses dimensions tout à fait inusitées, semble appelé à ouvrir une ère nouvelle dans la construction maritime. Ce premier essai n'a malheureusement pas réussi; et voici ce que nous lisons dans le *Globe*:

« Dans l'opération pour lancer le *Great-Eastern*, le tambour s'est brisé; cinq ou six ouvriers ont eu les jambes et les bras cassés, et il a fallu les transporter à l'hôpital. Cet accident a paralysé tous les autres ouvriers; les efforts qui ont été faits pour le remettre en mouvement ont été infructueux; un des câbles s'est rompu, et il y a eu une explosion semblable à celle d'un canon. Tout le monde s'est enfui. Le commandant de ce navire, cap. Harrison, MM. Brunel, Scott, Russell, Hope et les autres directeurs vont se concerter ce soir pour savoir ce qu'il y a à faire. On ne croit pas qu'on fasse demain une tentative nouvelle pour lancer ce navire. »

D'un autre côté, on lit dans le *Sun* du 3 novembre:

« Aujourd'hui à midi et demi a eu lieu le lancement du *Great-Eastern*. Après qu'on a eu fini de prendre les mesures nécessaires, le signal a été donné pour commencer les opérations, et un peu avant une heure l'immense bâtiment s'est lancé à cinq ou six pieds d'eau, aux acclamations de la multitude rassemblée. Au moment du départ du courrier (deux heures passées), le vaisseau n'était pas allé plus loin. Mais tout marchait à la satisfaction de M. Brunel. »

## VARIÉTÉS.

## LES DEUX MARIÉS

Marie a quatorze ans, de beaux yeux noirs, un air touchant; ses traits sont altérés par la souffrance, sa voix est douce, ses manières gracieuses, sa physionomie candide. Et pourtant Marie est traînée sur les bancs de la police correctionnelle.

De quoi l'accuse-t-on? — De vagabondage! Victime des brutalités criminelles d'une mère, Marie a fui le toit paternel, sans réfléchir qu'aucun ami ne s'intéresse à l'infortunée, qu'aucun asile ne s'ouvrira pour elle. Que lui importe, elle échappe au spectacle infâme d'une mère voulant livrer sa fille à une honteuse prostitution! elle

même cheval très-cher et qui le rachète à bon compte. Cette jument vicieuse, surtout montée, passe de mains en mains pour lui revenir ensuite. Ses vices, ou plutôt l'exagération d'une qualité, d'une ardeur poussée trop loin, ne paraît que quelque temps après l'achat, quand elle est en grain.

Nous terminerons cette revue par une anecdote à son sujet; elle rappellera un autre type qui s'en va aussi: le conducteur de la petite diligence, ou, si l'on aime mieux, du grand omnibus.

## III.

Dans une excursion, faite dans les environs de Lille, j'avais voulu jouir encore une fois des agréments et des péripéties de l'ancienne manière de voyager: de la voiture publique. Je n'eus pas à me plaindre; l'omnibus dans lequel je montai était évidemment une diligence déchue et arrivée à sa dernière période sociale. La cloison, séparant la rotonde de l'intérieur, avait été supprimée. Le coupé s'était aussi transformé en cabriolet ouvert où l'on n'est admis qu'avec la protection du conducteur. J'eus l'heureuse chance de l'obtenir par une petite supercherie dont le hasard me fournit l'occasion.

L'homme en général est sensible à la flatterie. Tout individu a son côté vulnérable; il faut seulement le trouver. Chez le cocher, il varie peu; vantez les qualités de ses haridelles, admirez sa manière élégante et précise de mener, provoquez adroitement quelques histoires de chevaux indomptables, dont personne n'avait pu rien faire, et domptés par lui... vous êtes sûr d'avoir la meilleure place de la voiture, de vous arrêter où vous voudrez; il vous sacrifiera tous

épargne à une malheureuse aveuglée un flétrissant trafic.

Isolée, nue, désespérée, Marie est saisie par la police au moment où elle va cacher dans les flots de la Seine sa mère et sa honte. Déférée aux tribunaux, ses réponses ingénues séduisent à la fois les juges, les avocats et l'auditoire; son défenseur est chargé de rendre à Marie son père; une souscription en faveur de la jeune fille satisfait à ses premiers besoins. Sa mère, elle en sera désormais séparée.

Marie a quatorze ans, de beaux yeux bleus, des cheveux blonds; sa figure expressive, son regard langoureux, annoncent la sensibilité la plus exquise. Elle a entendu parler des malheurs de l'autre Marie, et elle s'est attendrie au récit des aventures de cette infortunée qui porte son nom, qui a son âge, et dont elle admire la courageuse conduite.

M<sup>lle</sup> Marie W. appartient à une grande famille anglaise, et a déjà deux sœurs, et cependant elle supplie sa mère d'en accueillir une troisième.

Tendre et bienfaisante, M<sup>lle</sup> W. n'avait jamais hésité à faire une bonne action; elle veut cette fois laisser à sa fille tout l'honneur de sa louable démarche; elle la conduit chez l'avocat de la pauvre Marie, pour le prier de se dessaisir de sa cliente en leur faveur.

La présentation eut lieu le lendemain. Marie est interrogée; elle plaît, elle charme, elle intéresse. M<sup>lle</sup> Marie W. la regarde avec bonheur, elle l'appelle sans effort sa sœur d'adoption.

Que l'on se figure l'émotion, la surprise de la malheureuse Marie! éperdue de crainte, de joie, d'espérance, baignée de larmes, elle croit rêver. Ce passage de l'indigence à la richesse, ces lambris dorés qui l'environnent, ces toilettes qu'on lui présente, tout la transporte en idée dans le palais d'une fée...

Rien pourtant n'était plus réel. — Depuis ce moment, Marie est dans un de nos meilleurs pensionnats; ses professeurs sont enchantés de ses progrès. Tout annonce qu'elle saura reconnaître de tels bienfaits, et développer auprès de la respectable famille W. les excellentes qualités de son cœur.

Le lendemain de l'installation de Marie, sa coupable mère succombait à une attaque d'apoplexie foudroyante. — N'est-ce pas une punition du ciel?

Tous les organes de la publicité ont constaté les avantages résultant de l'emploi des LAMPES CHOUTEAU.

Ces lampes, se nettoyant sans aucuns frais, sont d'un usage facile, et, outre leur économie réelle, elles ne nécessitent jamais de réparation.

L'heureuse combinaison de ce système a fait abandonner toutes les lampes mécaniques connues. Le nettoyage se fait sans le secours du lampiste et sans outil.

Les Lampes-Chouteau produisent une clarté très-grande, sans brûler beaucoup d'huile. On ne saurait donc trop recommander cette innovation qui est destinée à un grand succès et dont l'utilité est incontestable (V. aux annonces.)

## CAISSE D'ÉPARGNE DE ROUBAIX.

Séance du 8 novembre 1857

Sommes versées par 127 déposants, dont 17 nouveaux	fr. 42,514 00
14 demandes en remboursement	8,203 22
4 transferts-paiements et achats de rentes	3,003 59

Les opérations du mois de novembre sont suivies par MM. Achille Wibaux et L. Scrépel, directeurs.

Pour tous les articles non signés, J. Rebox.

les autres voyageurs. Je ne vous parle pas des chopes à payer à chaque station, ce moyen est trop vulgaire et beaucoup moins certain.

Les places étaient déjà prises sur le devant. Je tournai autour des chevaux et, involontairement, je m'arrêtai de préférence près du cheval de droite. — C'était une jument bai; elle avait de la race, une tête fine et intelligence, un œil vif, ardent... une de ces têtes de chevaux qu'on appelle ici *une cervelle*.

« Prenez garde, me dit le conducteur, ce cheval est méchant.

— Je le sais, » répondis-je avec un magnifique sang-froid.

Et je me mis à caresser la bête, à lui parler, à lui palper les jambes, comme si je m'y connaissais.

« Prenez donc garde... répéta le conducteur,

— Il n'y a aucun danger pour moi, vous voyez qu'elle ne bouge pas.

— C'est drôle... dit le cocher.

— C'est tout simple, répondis-je avec l'aplomb d'un gentleman-ridder. Cette bête a du sang, elle est très-fine; elle a dû faire partie de la race aristocratique des chevaux, il faut lui parler le langage de son monde. Elle n'est pas méchante, mais on l'a malmenée, on en a abusé... c'est une nature de fer à trotter pendant douze heures sans demander grâce... seulement elle doit avoir un inconvénient: c'est, au départ, de se laisser emporter, de galoper, et de lancer pas mal de ruades...

« Vous connaissez donc ce cheval?... me dit le conducteur. Ce que vous me dites est exact?

— Non... mais je vois cela à sa conformation, c'est très-facile...

— Fischtre! Monsieur! vous êtes un fin connaisseur, » reprit mon homme ébahi...

Il me quitta un instant, fit descendre un monsieur qui s'était établi sur le devant.

« Montez près de moi... vous m'expliquerez cela en route... »

— Et ce monsieur?

— Je lui ai dit que ce cheval rue beaucoup et très-haut... vous comprenez... »

Je compris, je montai et me crus quitte des explications qui, je dois l'avouer, m'embarrassaient beaucoup. Enfin, pressé par mon conducteur, j'embrouillai si bien mes raisonnements, j'entassai à tort et à travers tant de mots techniques les uns sur les autres, que le pauvre homme, l'esprit tendu pour tâcher de saisir une idée, ne comprit pas un mot mais resta émerveillé et confondu de ma science.

« C'est étonnant, vous connaissez ce cheval par cœur, » murmurait-il à chaque instant.

Le fait est que je le connaissais parfaitement. C'était une vieille connaissance que je retrouvais. Depuis un an je l'avais conduit et monté souvent, et je connaissais tellement ses pointes, ses sauts de moutons, &c., &c., qu'en dernière analyse, un jour que, sur la place St-Martin, à Lille) une discussion un peu vive étant survenue entre nous et tandis que nous arguions, elle par des ruades, moi par des coups d'éperons, une réplique un peu trop vive de ma part, une fausse attaque nous fit rouler, l'une se débarrassant de l'autre, au milieu d'une pyramide de légumes; elle avait manqué des quatre jambes, et je me trouvais à dix pas de là dans un panier de carottes. Nous nous relevâmes tous deux; j'étais dans mon tort, je fis mes excuses à Zéphine. Pauvre Zéphine! Si ton ancien maître t'avait vue!...

Et voilà comment j'obtins une place sur le devant.

E. S.